« L'expertise et les usages administratifs des savoirs scientifiques »

Programme de formation-recherche du CIERA (2005-2008)

Bilan scientifique^{*}

Dans le cadre du groupe de travail franco-allemand sur l'expertise et les usages administratifs des savoirs scientifiques, cinq ateliers et un colloque ont été organisés entre janvier 2006 et juin 2008.

Le principal objectif de ce programme était la formation de jeunes chercheurs qui travaillent sur la production et les usages de savoirs dans l'action publique. À travers la discussion de recherches menées par des membres du groupe, de textes publiés et de conférences invitées, les ateliers étaient conçus de manière à baliser l'espace, flou et mouvant, des travaux qui abordent cette thématique. Le travail a logiquement démarré par la discussion de l'effervescence des journées d'études, colloques, numéros spéciaux de revues et ouvrages collectifs qui, ces dix dernières années, en France plus encore qu'en Allemagne, ont abordé, explicitement ou non, l'expertise (atelier 1). Compte tenu des intérêts et compétences des différents membres du groupe de travail, les quatre ateliers suivants ont pris le parti d'explorer plus en détail - et de manière critique - certaines des problématiques les plus saillantes de ces études.

De l'ensemble de ces ateliers, il se dégage un intérêt privilégié, sinon dominant, pour la sociologie de l'action collective - professionnelle ou non, militante ou non, publique ou non. Que ce soit pour étudier la genèse de savoirs, le fonctionnement de dispositifs publics ou le travail administratif, ce sont en effet les stratégies des acteurs regroupés pour se faire reconnaître un monopole, une compétence, un territoire propres, qui constituent la clé de voûte des analyses. Travailler sur l'« expertise », c'est, alors, travailler sur les ressources que constituent des groupes mobilisés pour orienter, de l'intérieur ou non, l'action publique (atelier 2). C'est observer combien la forme « experte » devient une catégorie de ressources plus performantes que d'autres, indispensable même pour tout acteur engagé dans la fabrique de l'action publique. Dans la mesure où le succès de cette forme « experte » suscite des concurrences, elle engage comme à une surenchère sur le terrain de la production et la mobilisation de savoirs. Le champ des affrontements est ainsi lisible comme un marché de l'expertise (atelier 5). Cette forme experte se serait à ce point

^{*} Il s'agit ici d'une synthèse ; pour une présentation détaillée, se reporter aux comptes rendus des différents ateliers du cycle.

imposée qu'il serait même légitime d'en faire une clé d'analyse pertinente pour rendre compte des acteurs qui en sont *a priori* parmi les plus éloignés : les « profanes » (atelier 4). Eux aussi en passent (doivent en passer ?) par la formalisation de savoirs spécifiques. L'expertise devient en quelque sorte un fil conducteur susceptible de restituer la trame de controverses sociopolitiques et socioprofessionnelles, scènes d'une « scientification » du jeu social.

Cette focalisation emporte inévitablement des angles morts - ou du moins encore en friche - que les activités au sein des ateliers se sont attachées à traquer. Leur identification n'est pas le moindre des résultats de ce travail collectif. Premièrement, comprendre l'institutionnalisation de l'emprise d'un groupe sur une classe d'activités l'emporte largement sur l'analyse de l'accomplissement desdites activités (atelier 3). Les pratiques « expertes » sont moins étudiées que les revendications qui les décrivent et/ou visent à les faire reconnaître comme telles (*i.e.* comme spécialisées, appelant encadrement et droit d'exercice, etc.). La question se pose d'autant plus qu'il peut y avoir une division du travail entre les experts et leurs représentants les plus mobilisés : la sociologie des premiers n'est-elle pas, en fait, une sociologie des seconds ? L'expertise met sans aucun doute en jeu d'autres pratiques que celles des représentants des « experts » : lesquelles et comment ? Deuxièmement, il reste à comprendre ce qui soutient la « scientification » des affrontements sociaux : pourquoi « faut »-il en passer par la forme experte pour influencer l'action publique ? Les travaux postulent *de facto* que l'expertise est une figure obligée des luttes politiques et professionnelles, sans interroger de front les contraintes de légitimation sociale qui peuvent y inciter. Les « profanes » ne sont ainsi envisagés qu'en tant qu'ils sont mobilisés dans l'action militante ou publique, or les phénomènes d'expertise ne doivent-ils pas également aux « simples » usagers, ceux qui ne sont pas mobilisés ? Ne faudrait-il pas, alors, revoir les frontières des terrains d'enquête ? En se concentrant sur les producteurs et porteurs de savoirs experts (militants, fonctionnaires, professionnels), les travaux ne remettent pas en question les découpages, communs et intuitifs, qui situent les phénomènes d'expertise du côté de l'offre d'action publique. Il resterait ainsi à comprendre comment ces dynamiques - sectorielles, professionnelles, parfois élitistes, et dont les mécanismes génériques apparaissent désormais bien connus - s'adossent à des dispositifs de légitimation auprès d'usagers, de ressortissants, de citoyens. Un pont pourrait par exemple être dressé avec la sociologie des médias (atelier 4). Cela permettrait d'inscrire l'expertise dans une sociologie politique plus large, plus soucieuse des enjeux sociaux qu'emporte la division du travail social dont l'expertise participe.

L'appel à communication du colloque tenu à Berlin en juin 2008 a été conçu à partir de ces enseignements. À côté des problématisations de la situation d'expertise comme rencontre entre (porteurs de) savoirs et (de) pouvoirs, et des travaux sur la production des savoirs (d'État, de gouvernement, etc.) pour l'action, il a tenté de déplacer le travail vers les pratiques lisibles en tant qu'elles mettent en œuvre des savoirs spécialisés ou experts. La richesse des travaux présentés lors du colloque n'a pas manqué de souligner les difficultés d'un tel agenda de recherche, aussi risqué méthodologiquement que théoriquement. Une conception trop commodément utilitariste de la notion d'usage reste prégnante : la conscience de ses limites ne suffit pas encore à céder à des alternatives positives. Le travail d'édition des actes du programme de formation-recherche, à partir de 2009, visera à établir un premier état de ces débats.

Un bilan du programme devrait évaluer l'utilité de ces six rencontres pour leurs participants, ne serait-ce que pour justifier tant le soutien du CIERA que le travail substantiel consenti par les organisateurs du groupe. Plusieurs caractéristiques, qui font l'originalité du programme, laissent toutefois faire l'hypothèse que ces apports seront plus sensibles à long terme. Premièrement, c'est à long terme que les relations scientifiques établies à l'occasion du programme pourront s'avérer durables. Il faut ici signaler que le groupe de travail a composé avec une inégale distribution des compétences linguistiques ; si les Allemands étaient tous d'excellents francophones, la réciproque n'était pas vérifiée. Ce déséquilibre, vite perçu, a été assumé : il n'a jamais été exigé des participants une compétence dans les deux langues. Discutable à certains égards, ce choix a eu, à l'usage, l'avantage incontestable de gagner aux relations scientifiques franco-allemandes des chercheurs qui n'y étaient pas d'emblée prédisposés. En d'autres termes, l'ouverture aux non germanophones a permis de ne pas faire que prêcher des convertis : n'est-il pas significatif que de jeunes chercheurs français aient pour la première fois franchi le Rhin à l'occasion du programme ? Une autre caractéristique du cycle conduit également à caresser l'espoir de résultats à plus long terme : dans la mesure où les rencontres visaient la formation, elles n'étaient pas orientées vers la poursuite, collective, d'une recherche originale. Dès lors, les débats qui y ont été menés ne trouvent pas à s'exprimer dans une publication originale : ils infusent les parcours professionnels de chercheurs dont il faut attendre les prochains projets pour savoir si l'expérience valait le coup d'être tentée.